

# Enculé

*Immense voyage en Amérique du Sud. Au départ je suis dans un groupe de touristes. Après je suis avec Daniel (mon frère) Anne Marie (sa femme) et Aurore petite (ma fille) qui ressemble à ma mère jeune. On va dans la jungle à la recherche d'un trésor ou d'un temple de civilisation oubliée. À un moment, je suis sur la place d'un petit village où nous avons dormi une nuit. J'ai une chambre chez l'habitant. J'ai une conversation avec une dame un peu forte la cinquantaine très bronzée, sud-américaine donc. C'est peut-être pour acheter quelque chose, je ne sais plus. Le décor est extrêmement précis très coloré. Puis nous repartons et cette fois je suis avec Daniel et Anne-Marie. Anne-Marie engueule Aurore. Daniel la soutient et moi je soutiens Aurore. Je la console je lui demande de m'expliquer ce qui s'est passé. Je ne me souviens plus quoi. Je suis en colère contre Danielle et Anne-Marie*

*Nous descendons les bagages. En fait je suis descendu le premier et je remonte un peu pour m'apercevoir que j'aurais quand même dû les aider à porter leurs nombreux bagages. Donc je laisse passer Daniel devant et je vais chercher des valises. Mais elles sont encore toutes ouvertes : je ne peux pas les emporter. Si, il y en a une noire que je peux tirer derrière moi. Nous prenons le bus  qui descend une pente très escarpée dans les montagnes. Mais la route est très protégée par des rambardes épaisses en béton. La roue arrière du bus s'appuie sur ses rambardes pour ne pas verser.*

*Je me demande si c'est déjà la fin du séjour.*

*Dans la queue pour monter dans le bus je ramasse un morceau de plastique blanc sur lequel il y a une petite merde et une mouche. Je comprends que quelqu'un a dû glisser le morceau de plastique sous la merde et ça devient un objet à vendre. Mais je ne veux pas de cette saloperie. Je la jette à terre dans un coin en essayant d'éviter les gens qui sont serrés autour de moi. Quelqu'un s'indigne de ce que j'aurais pu le salir par mon jet. Il vérifie un morceau d'étoffe pour voir s'il n'est pas tâché. Il ne l'est pas ; ah si, peut-être une petite tache de rien du tout.*

*Auparavant j'avais emmené deux femmes du groupe sur un chemin assez vaste de terre qui traverse les montagnes pour amener à la ville voisine. On a une vue magnifique sur une ville puis sur l'autre. Je m'arrête à un moment pour contempler, dans un contrebas abrupt, des sculptures assyriennes. Elles sont mobiles. A un moment, le personnage assyrien se déplace brutalement sur son côté droit pour mordre dans le cou son voisin de pierre, qui est flou. Je ne vois pas ce que c'est. J'appelle les deux dames pour leur faire voir ça. Mais quand elles arrivent, la structure est redevenue inerte, quoique dans une position différente : l'agresseur semble couché, la tête sur les genoux de l'agressé.*

*Je fais face à un bébé qui a un gros bouton sur le visage. J'aurais envie de le lui percer, comme le faisaient ma mère et ma femme !*

Ma fille ressemble à ma mère jeune : il y a beau temps que je me suis rendu compte que ma fille avait rejoint ma mère dans la galerie de mes surmoi. Lorsque je pense à une décision à prendre, à un choix de vie, ou tout simplement à mes souvenirs, elle est en place de personne qui juge du bien ou du mal d'une chose. Elle reste par ailleurs objet du désir, ainsi que ma mère. Contrairement à ce que Freud avait affirmé, passer au rang de surmoi n'efface pas la couche précédente et contradictoire d'objet du désir.

Dans ce voyage, il y a quelque chose de « Tintin en Amérique du sud » ou « l'enfer de Xique-Xique »(une aventure de Gil Jourdan). A propos de la dame de la place du village, il me vient le mot de « mama » pour la décrire, donc c'est ma mère. D'ailleurs Aurore ressemble à ma mère jeune.

Les valises ouvertes montrent que les plaies sont encore ouvertes entre ma famille et moi. Notamment Daniel et Anne-Marie dont je n'ai pas digéré l'esclandre. Elle m'avait insulté un soir de Noel où j'étais chez eux et depuis je ne les ai plus revus. Je ne me vois prendre qu'une valise, mais les autres impliquent que je vais devoir remonter. C'est-à-dire, il y a déjà de l'élaboration, on peut ranger et embarquer, mais il y a aussi à analyser encore et encore, le rapport à ma mère, à mes frères, à ma fille.

La place du village écrasée de soleil peut me faire penser à la visite d'Olinda avec Luisa, une ancienne amie brésilienne.

La performance du bus, je l'ai prise dans « L'enfer de Xique Xique ». Dans cette aventure, Gil Jourdan et son adjoint Libellule traversent les Andes en Bus sur une route telle que je la décris. Voyant le précipice longé par le véhicule et l'allure à fond de ballons, Libellule demande au chauffeur s'il a de bons freins. Celui-ci répond : « les freins ? quels freins » ? ça me faisait hurler de rire. Le chauffeur explique qu'il se sert des ornières pour ne pas verser.

Dans mon rêve, ce ne sont pas des ornières mais les bords en béton bien blanc : j'ai civilisé le truc. Du coup, les traces de pneu se voient drôlement bien sur le béton blanc. Noir et blanc, ça me rappelle le souvenir du sexe de ma mère qui avait laissé cette trace dans ma mémoire, devenue hallucination quand j'étais ado. Il me vient deux associations que je n'aime pas beaucoup :

- L'une que circulait dans la cour de l'école quand j'étais petit. On appelait « traces de pneu » des marques de caca dans le fond du slip.
- Une chanson de carabin qui n'est pas du meilleur goût : « un morpion motocycliste, prenant mon cul pour une piste, dans un virage dérapa et dans la merde s'enlisa ».

Tout cela conduit à l'idée archaïque du rapport sexuel par l'anus. Une merde sous plastique, c'est en quelque sorte un souvenir... négociable ? Ça peut être une métaphore de rapport sexuel. Évidemment je n'en veux pas, c'est un souvenir du viol par Daniel (et peut-être Michel, mon autre frère), qui reste une hypothèse, mais qui insiste tellement sous des formes si multiples que je finis par en être convaincu. Je ne souhaite pas être taché, ni tacher personne avec ce truc merdique qui revient à admettre de s'être fait enculé. Malheureusement, malgré mes efforts pour ne pas voir, la tâche est quand même là.

Le paysage que je fais traverser aux deux femmes, sur la crête, peut ressembler à Rio, avec ses deux plages Ipanema et Copacabana séparée par le pain de sucre.

Les statues assyriennes, je les empruntées au film « True Lies » que j'ai revu avec bonheur il y a peu. A l'intérieur, des terroristes avaient caché 4 bombes atomiques destinées à rayer de la carte 4 villes américaines si le gouvernement des États-Unis ne satisfaisait pas à leurs revendications. Je n'ai pas dit qu'elles étaient jumelles, ce qui me fait penser à mes frères qui étaient jumeaux. Cela donne aussi une explication des « deux dames » : elles représentent mes frères castrés par vengeance, auquel je mène voir un enregistrement de leurs méfaits. Malheureusement, elles arrivent trop tard, tout s'est figé comme une pierre tombale : celle sous laquelle ils sont tous les deux actuellement.

D'une statue de pierre aux apparences de lion ailé à tête humaine peut surgir une menace mortelle. Voire, atomique. Elle s'attaque d'abord à la gorge, mais je le retrouve la tête posée sur les cuisses de la première statue, presque comme si elle lui faisait une pipe. La menace reste la castration et la gorge, l'idée qu'il ne faut qu'aucun son n'en sorte pour en parler. Et surtout

ne rien dire de ce viol archaïque qui est l'humiliation suprême : se faire enculer. La représentation des jumeaux change et devient un rapport entre moi et moi, où je m'empêche de dire. Agressé à la gorge ou faisant une pipe c'est pareil : on ne parle pas la bouche pleine. Mais peut-être ai-je subi cela aussi, ou été témoin de cela.

Je rappelle que je n'avais rien trouvé de tout ça en 21 ans d'analyse, avec trois analystes différents. Je branche aussitôt sur la pratique du premier, avec lequel j'ai passé 15 ans, et notamment cet incident où, me plaignant de m'être fait engueuler par mon patron, il me répond sur le ton de la plus grande colère : « comment ! mais vous vous laissez sadiser par votre patron » ! Notez bien : je le laisse faire, c'est donc moi le coupable. Double peine : au tour suivant, je me fais sadiser par mon analyste. Et j'ai laissé faire ! quels moyens avais-je de lui répondre ? il était le supposé savoir, concept dans lequel il se glissait comme dans un gant, se présentant comme sachant, au lieu de démythifier ce savoir que je lui prêtai, ce qui aurait été son rôle.

L'engueulade d'Anne-Marie contre ma fille, dans le rêve, représente l'engueulade réelle que j'ai subie de sa part, mais c'est aussi un voile sur cette engueulade de l'analyste et une métaphore édulcorée de l'enculage par son mari.

En d'autres termes, moins choisis, mon patron m'enculait, mon analyste m'enculait, et c'est certainement la raison pour laquelle je n'ai jamais pu avoir accès à ces traces de l'enculage primitif. Il mettait en acte ce qui aurait dû rester un objet d'analyse. Encore eût-il fallu qu'il s'intéressa au rêve.

*Je fais face à un bébé qui a un gros bouton sur le visage. J'aurais envie de le lui percer, comme le faisaient ma mère et ma femme !*

J'ai surtout souvenir de mon ex-femme qui, dès que j'avais un bouton, se précipitait dessus pour le faire gicler. Je ne supportais pas car elle ne demandait même pas mon avis, comme si mon corps était le sien. Bien sûr, ça évoque une éjaculation, et je ressentais bien ces agressions comme de petits viols quotidiens. J'avais beau lui dire de me laisser tranquille, rien n'y faisait ! dans le rêve, j'inverse la situation pour me remettre sur pieds.

Je sais qu'ils sont légions, les analystes à pratiquer ainsi. Au groupe « parler de soi » de samedi dernier, quelqu'un a fait part d'une expérience semblable avec son propre analyste. Au lieu d'une sadisation supplémentaire, elle a pu trouver écoute et soutien parmi nous. Hélas, à l'époque de mon analyse, ce genre de truc n'existant pas. D'où son utilité dans tous les cas semblables.

Dimanche 16 février 2020